Chapitre -74

Je fais sa connaissance sur une application de rencontres en cette fin d'automne. Son premier message me trouble d'emblée : elle me dit qu'elle me trouve charmant. Jamais une femme n'avait ainsi engagé la conversation avec moi. S'ensuit un long échange sur cette application puis sur WhatsApp. Les mots s'alignent facilement, c'est fluide. Nous nous découvrons des points communs au sujet de la littérature, du cinéma, des voyages. J'ai l'impression de la connaître alors que nous nous parlons depuis seulement deux heures.

Il est plus de minuit. Elle n'a pas envie de me quitter, moi non plus. Elle me demande quand est-ce que nous pourrions nous voir. Je lui réponds : « Vendredi ? » Elle m'envoie un smiley qui m'embrasse avec un cœur. Ce smiley m'interpelle derrière mon écran. Et après une hésitation, j'ose à mon tour le lui envoyer.

La veille de notre rendez-vous, elle m'appelle en visio. Cela la rassure, m'explique-t-elle. Allongée sur son lit, sa tête est légèrement penchée sur le côté. Elle est séductrice dans sa manière d'être. Sa posture m'intrigue. Elle souhaite savoir si j'ai toujours envie de la rencontrer. Je lui confirme que c'est évidemment le cas. J'ajoute qu'elle n'a pas à douter d'elle, qu'elle a l'air d'être quelqu'un de bien.

Le lendemain donc, je prends les transports jusqu'à la gare de sa ville. Je m'avance vers elle, nous nous faisons la bise. Je m'excuse pour mes quelques minutes de retard. Elle me signifie qu'elle est toujours très ponctuelle. Le message est passé.

Nous montons dans sa voiture sur le trottoir d'en face. Dans

l'habitacle, elle me propose de nous rapprocher du fleuve et de nous y balader.

— Est-ce que ça te va ?

— Oui, c'est parfait.

Elle met le contact, démarre le moteur. Nous nous éloignons du centre-ville. Dans le rétroviseur, les couleurs s'effacent en de petites taches floues, laissant apparaître des maisons basses et sombres. Nous empruntons une ruelle sinueuse, puis une autre. Les automobilistes se font de plus en plus rares. Nous traversons un pont de pierre avant de nous garer sur un parking extérieur.

Le long du fleuve, nous marchons dans le sens du courant. La terre est humide, meuble sous nos pas. Des feuilles mortes se collent à nos semelles, libérant une odeur âcre de bois mouillé. Le vent disperse lentement les derniers reflets de l'automne. Lorsque nous croisons un homme avec son chien, elle se rapproche instinctivement de moi. Son épaule se presse contre la mienne, sa main saisit mon bras. Un souffle court m'échappe, j'en reste interdit plusieurs mètres durant.

Plus loin, sur un banc, nous évoquons le confinement. Elle m'informe qu'elle s'est séparée du père de ses trois enfants à ce moment-là. Il ne serait plus le même homme, il aurait beaucoup changé. Je préfère recentrer le sujet sur elle :

— Et comment tu t'occupais, confinée chez toi ?

— J'essayais d'apprendre l'anglais, mais j'ai vite abandonné.

— C'était une bonne idée.

— Oui, il faudrait que je m'y remette… Et toi ? Comment tu occupais ton temps ?

— Je jouais presque tous les jours au Scrabble sur mon téléphone.

— Avec Scrabble GO ?

— Oui, c'est ça.

— C'est drôle, j'utilise aussi cette application.

Notre discussion ne va pas beaucoup plus loin. Je ressens comme un malaise, un indicible frisson de gêne. Le contraste avec nos messages est saisissant. J'espérais davantage de ce rendez-vous.

Le ciel s'assombrit, le froid s'accentue. Nous décidons de retourner dans sa voiture. Nous rebroussons donc chemin dans la nuit qui s'installe. Le quartier est plongé dans une obscurité diffuse. Les arbres sont hauts, courbés bizarrement, ils n'ont presque plus de feuilles. L'eau coule à notre gauche, à rebours ; son clapotis régulier accompagne nos pensées.

Elle déverrouille les portières, nous nous installons sans un bruit. Elle connecte son portable à l'autoradio, me demande ce que j'écoute. Je lui recommande un artiste dont elle recherche le nom, puis l'un de ses morceaux. Celui-ci chasse le silence.

— C'est sympa, dit-elle.

— Ce morceau ? Oui…

Elle ne m'attire pas, c'est évident. Je songe à rentrer chez moi. Mais dès lors que cette idée me traverse, sa posture change. Elle me lance un regard troublant. Sa tête est penchée sur le côté, comme lors de notre appel en visio. Je la dévisage à mon tour. La lumière de l'autoradio éclaire à peine ses yeux, ils brillent d'une intensité vive et tremblante. Quelque chose se passe entre nous sans que je puisse l'expliquer. Nous nous sourions un peu bêtement, jusqu'à nous embrasser.

C'est à n'y rien comprendre. Quelques instants plus tôt, je voulais mettre un terme à ce rencard, et voilà que nos lèvres se touchent. Sa main se pose désormais sur ma cuisse. Nous nous embrassons avec davantage de fougue. Par mimétisme, je pose à mon tour ma main sur sa cuisse.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'étonne-t-elle.

Je retire ma main, j'ai le sentiment d'être allé trop loin. Et ce bien qu'elle se soit permis d'initier cette proximité entre nous. Je ressens une certaine confusion.

Elle regarde l'heure sur son portable.

— Il est tard, je dois récupérer mes enfants à l'école.

— Je comprends…

Et, après un flottement, je m'entends dire, encore légèrement engourdi :

— Oui… Oui, bien sûr…

Elle me conduit jusqu'à la gare. Sur le trajet, je réfléchis. Je ne sais déjà plus où j'en suis. Je n'ai pas très envie de la revoir, mais une petite voix me suggère d'envisager dans le doute un second rendez-vous.

Une fois sur place, je la remercie pour cet après-midi. Elle aimerait savoir si nous nous reverrons. J'éprouve de nouveau une hésitation, mais conclus sur un oui.

— Quand alors ? s'empresse-t-elle d'ajouter.

— Je ne sais pas exactement.

— Dimanche ?

— D'accord… Oui, dimanche, c'est d'accord.

Je sors de son véhicule, elle m'embrasse de loin. Je referme sa portière derrière moi sans comprendre ce qui m'arrive, ni ce vers quoi je m'aventure.